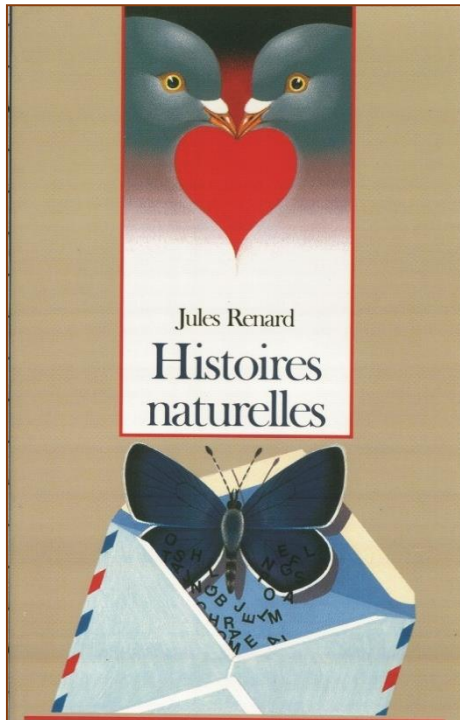


LES ANIMAUX ET NOUS :

imaginer, connaître, comprendre l'animal.

TEXTES
ANIMALIERS

II°



Jules RENARD (1864-1910), le recueil en prose HISTOIRES NATURELLES, 1896.

Ce livre regroupe soixante-dix-huit courts textes évoquant des animaux et quelques plantes et éléments de paysages – mais c'est majoritairement la faune qui est au cœur de ce recueil. L'auteur a vécu son enfance dans le Nivernais, au nord-ouest de la France. Dans cette campagne riche en fermes, en forêts et en champs, notre écrivain a pu observer la vie des bêtes domestiques mais aussi sauvages. Il nous dépeint donc toutes ces créatures en textes brefs allant d'une simple ligne, comme un proverbe, un titre, à plusieurs pages de récits. Sachez qu'un des plus courts textes du recueil, celui sur LE PAILLON, nous dit magiquement, et uniquement, ceci, une des images les plus célèbres de ce recueil :

Ce billet doux plié en deux cherche une adresse de fleur.

L'ensemble est à la fois réaliste et poétique, curieux et affectueux, tendre et parfois douloureux aussi. L'humour et l'imagination règnent au fil de ces pages et de ces animaux que l'auteur a présentés

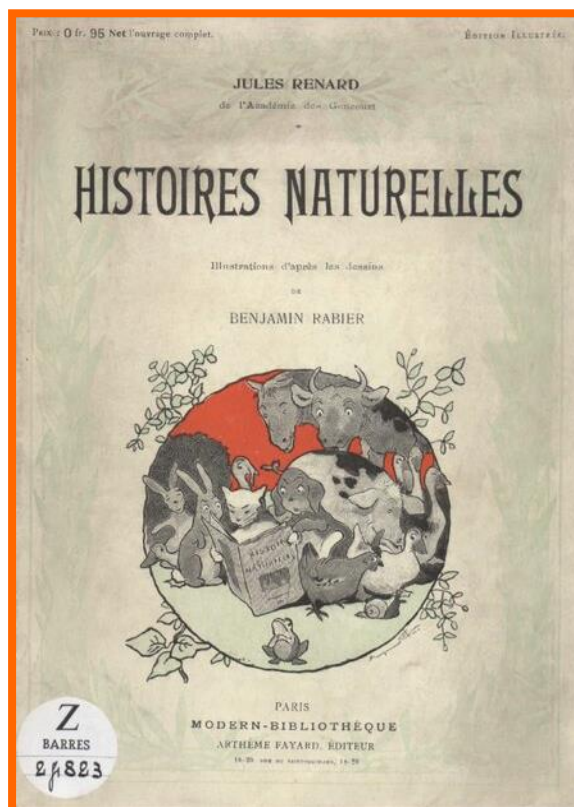
en commençant par les animaux de la ferme, puis ceux de la libre nature, avec amour pour eux.

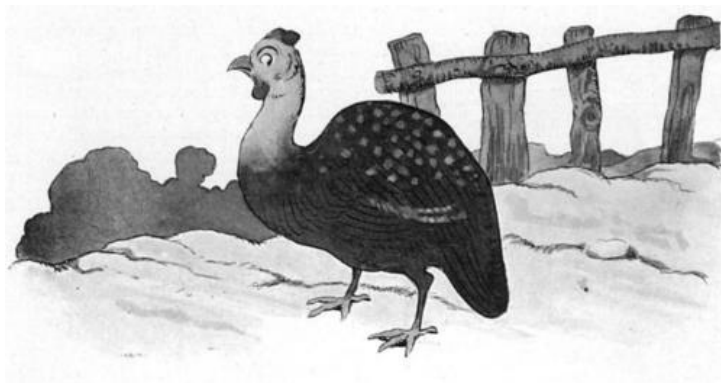
L'ouvrage fut réédité maintes fois, avec de fort jolies illustrations. J'utilise principalement tout au long de cette anthologie celles de Benjamin Rabier, en 1909, dont voici la couverture du livre. ⇒ Créées en noir et blanc, ces images ont une allure de bande dessinée, passant de la drôlerie à la mélancolie avec beaucoup de poésie.

Cette œuvre touchante, vivante et originale a rencontré un succès mérité auprès du jeune public mais aussi des lecteurs adultes et des grands écrivains de la fin du XIX^e siècle. Elle va même inspirer le compositeur Maurice Ravel, qui crée un cycle musical intitulé tout simplement Histoires naturelles, reprenant en chant lyrique et orchestre symphonique cinq des textes animaliers de Renard, en 1906, dans cet ordre :

1. Le Paon : « Il va sûrement se marier aujourd'hui... ».
2. Le Grillon : « C'est l'heure où, las d'errer ... ».
3. Le Cygne : « Il glisse sur le bassin ... ».
4. Le Martin-pêcheur : « Ça n'a pas mordu, ce soir... ».
5. La Pintade : « C'est la bossue de ma cour ... ».

Je vous ai donc choisi et annoté quelques-uns des écrits de Renard, que je vous présente chacun en intégralité et dans son ordre d'apparition au sein du livre.





LA PINTADE

C'est la bossue de ma cour. Elle ne rêve que plaies à cause de sa bosse.

Les poules ne lui disent rien : brusquement, elle se précipite et les harcèle.



Puis elle baisse sa tête, penche le corps, et, de toute la vitesse de ses pattes maigres, elle court frapper, de son bec dur, juste au centre de la roue d'une dinde.

Cette poseuse l'agaçait.

Ainsi, la tête bleuie, ses barbillons¹ à vif, cocardière², elle rage du matin au soir. Elle se bat sans motif, peut-être parce qu'elle s'imagine toujours qu'on se moque de sa taille, de son crâne

chauve et de sa queue basse.

Et elle ne cesse de jeter un cri discordant qui perce l'air comme une pointe.



Parfois elle quitte la cour et disparaît. Elle laisse aux volailles pacifiques un moment de répit. Mais elle revient plus turbulente et plus criarde. Et, frénétique³, elle se vautre par terre.

Qu'a-t-elle donc ?

La sournoise fait une farce.



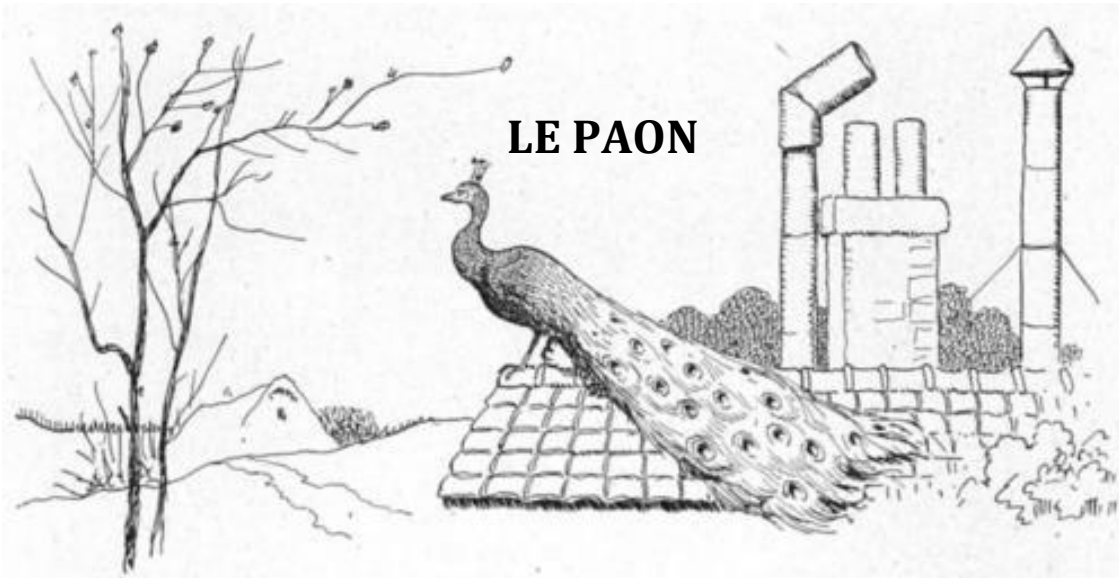
Elle est allée pondre son œuf à la campagne.
Je peux le chercher si ça m'amuse.
Elle se roule dans la poussière, comme une bossue.



¹ Petits bouts de chair pendant au bec de la pintade.

² Faisant la fière, faisant le... petit coq !

³ Folle furieuse, agitée.



LE PAON

Il va sûrement se marier aujourd'hui.

Ce devait être pour hier. En habit de gala, il était prêt. Il n'attendait que sa fiancée. Elle n'est pas venue. Elle ne peut tarder.

Glorieux, il se promène avec une allure de prince indien et porte sur lui les riches présents d'usage. L'amour avive l'éclat de ses couleurs et son aigrette tremble comme une lyre⁴.

La fiancée n'arrive pas.

Il monte au haut du toit et regarde du côté du soleil. Il jette son cri diabolique :

Léon ! Léon !

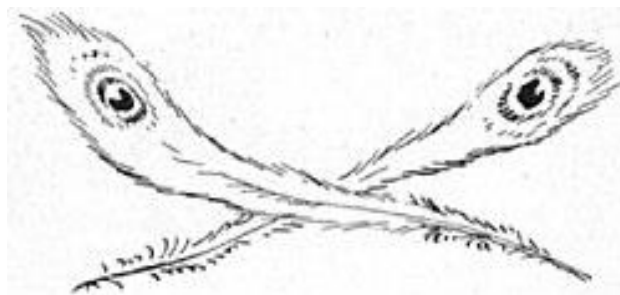
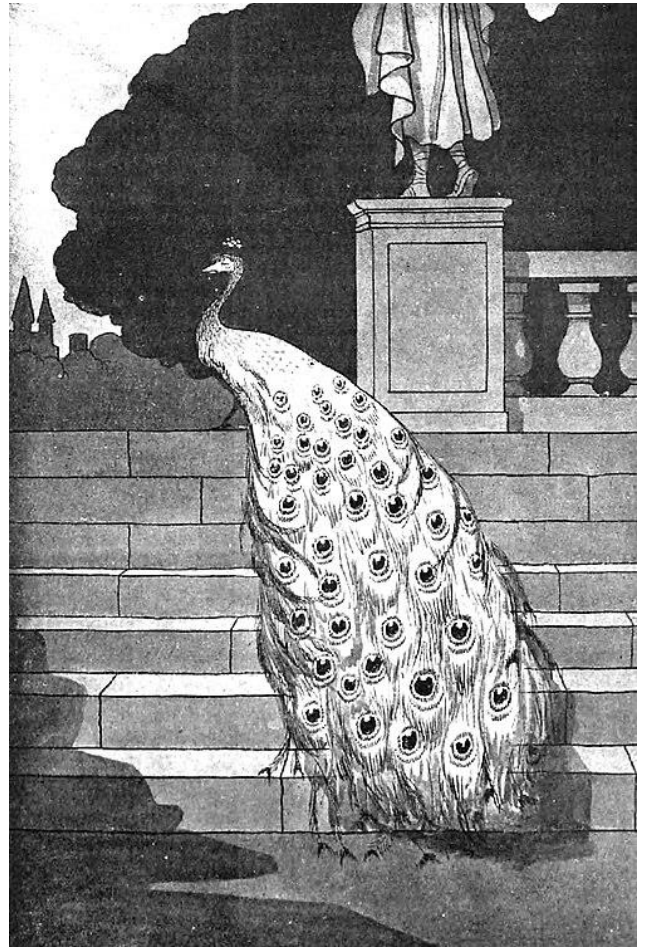
C'est ainsi qu'il appelle sa fiancée. Il ne voit rien venir et personne ne répond. Les volailles habituées ne lèvent même point la tête. Elles sont lasses de l'admirer. Il redescend dans la cour, si sûr d'être beau qu'il est incapable de rancune.

Son mariage sera pour demain.

Et, ne sachant que faire du reste de la journée, il se dirige vers le perron⁵. Il gravit les marches, comme des marches de temple, d'un pas officiel.

Il relève sa robe à queue toute lourde des yeux qui n'ont pu se détacher d'elle.

Il répète encore une fois la cérémonie.



⁴ Ses petites plumes sur la tête tremblent comme cet instrument à cordes ancien.

⁵ Les marches de l'entrée.

DÉDÉCHE EST MORT

C'était le petit griffon⁶ de mademoiselle et nous l'aimions tous.

Il connaissait l'art de se pelotonner⁷ n'importe où, et, même sur une table, il semblait dormir au creux d'un nid.

Il avait compris que la caresse de sa langue nous devenait désagréable et il ne nous caressait plus qu'avec sa patte, sur la joue, finement. Il suffisait de se protéger l'œil.

Il riait. On crut longtemps que c'était une façon d'éternuer, mais c'était bien un rire.

Quoiqu'il n'eût pas de profonds chagrins, il savait pleurer, c'est-à-dire grogner de la gorge, avec une goutte d'eau pure au coin des yeux.

Il lui arrivait de se perdre et de revenir à la maison tout seul, si intelligemment, qu'à nos cris de joie nous tâchions d'ajouter quelques marques d'estime.

Sans doute, il ne parlait pas, malgré nos efforts. En vain, mademoiselle lui disait : « Si tu parlais donc un tout petit peu »

Il la regardait, frémissant, étonné comme elle. De la queue, il faisait bien les gestes, il ouvrait les mâchoires, mais sans aboyer. Il devinait que mademoiselle espérait mieux qu'un aboiement, et la parole était au cœur, près de monter à la langue et aux lèvres. Il aurait fini par la donner, il n'avait pas encore l'âge !



Un soir sans lune, à la campagne, comme Dédéche se cherchait des amis au bord de la route, un gros chien, qu'on ne reconnut pas, sûrement de braconnier, happa cette fragile boule de soie, la secoua, la serra, la rejeta et s'enfuit.

Ah ! si mademoiselle avait pu saisir ce chien féroce, le mordre à la gorge, le rouler et l'étouffer dans la poussière !

Dédéche guérit de la blessure des crocs, mais il lui resta aux reins une douloureuse faiblesse.

Il se mit à pisser partout. Dehors, il pissait comme une pompe, tant qu'il pouvait, joyeux de nous délivrer d'un souci, et à peine rentré il ne se retenait déjà plus. Dès qu'on tournait le dos, il tournait le sien au pied d'un meuble, et mademoiselle jetait son cri d'alarme monotone : « Une éponge ! de l'eau ! du soufre⁸ ! »

On se mettait en colère, on grondait Dédéche d'une voix terrible, et on le battait avec des gestes violents qui ne le touchaient pas⁹, son regard fin nous répondait : « Je sais bien, mais que faire ? »

Il restait gentil et gracieux, mais parfois il se voûtait comme s'il avait sur l'échine les dents du chien de braconnier.

Et puis son odeur finissait par inspirer des mots aux amis les moins spirituels.

Le cœur même de mademoiselle allait durcir !

Il fallut tuer Dédéche.

C'est très simple : on fait une incision dans une bouchée de viande, on y met deux poudres, une de cyanure de potassium, l'autre d'acide tartrique, on recoud avec du fil très fin. On donne une première boulette inoffensive, pour rire, puis la vraie. L'estomac digère et les deux poudres, par réaction, forment de l'acide cyanhydrique ou prussique qui foudroie l'animal.

Je ne veux plus me rappeler qui de nous administra les boulettes.

⁶ Race de petit chien.

⁷ De se rouler en boule.

⁸ Produit chimique en poudre à très fort pouvoir nettoyant et anti-odeurs, à la couleur jaune vif caractéristique.

⁹ Donc on fait bien sûr semblant de le battre, juste avec les mouvements mimés.

Dédéche attend, couché, bien sage, dans sa corbeille. Et nous aussi nous attendons, nous écoutons de la pièce à côté, affalés sur des sièges, comme pris d'une immense fatigue.

Un quart d'heure passe, une demi-heure. Quelqu'un dit doucement :

— Je vais voir.

— Encore cinq minutes !

Nos oreilles bourdonnent. Ne croirait-on pas qu'un chien hurle quelque part, au loin, le chien de braconnier ?

Enfin le plus courageux de nous disparaît et revient dire d'une voix qu'on ne lui connaissait pas :

— C'est fini !

Mademoiselle laisse tomber sa tête sur le lit et sanglote. Elle cède aux sanglots, comme on a le fou rire, quand on ne voulait que rire.

Elle répète, la figure dans l'oreiller :

— Non, non, je ne boirai pas mon chocolat ce matin !

À la maman qui lui parle de mari, elle murmure qu'elle restera vieille fille.

Les autres rattrapent à temps leurs larmes. Ils sentent qu'ils pleureraient tous et que chaque nouvelle source ferait jaillir une source voisine.

Ils disent à mademoiselle :

— Tu es bête, ce n'est rien !

Pourquoi rien ? C'était de la vie ! et nous ne pouvons pas savoir jusqu'où allait celle que nous venons de supprimer.

Par pudeur, pour ne pas avouer que la mort d'un petit chien nous bouleverse, nous songeons aux êtres humains déjà perdus, à ceux qu'on pourrait perdre, à tout ce qui est mystérieux, incompréhensible, noir et glacé.

Le coupable se dit : « Je viens de commettre un assassinat par trahison. »

Il se lève et ose regarder sa victime. Plus tard, nous saurons qu'il a baisé le petit crâne chaud et doux de Dédéche.

— Ouvre-t-il ses yeux ?

— Oui, mais des yeux vitreux, qui ne voient plus.

— Il est mort sans souffrir ?

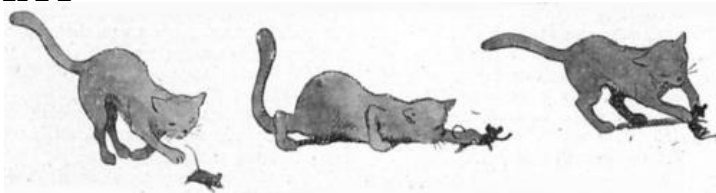
— Oh ! j'en suis sûr.

— Sans se débattre ?

— Il a seulement allongé sa patte au bord de la corbeille, comme s'il nous tendait encore une petite main.

LE CHAT

I

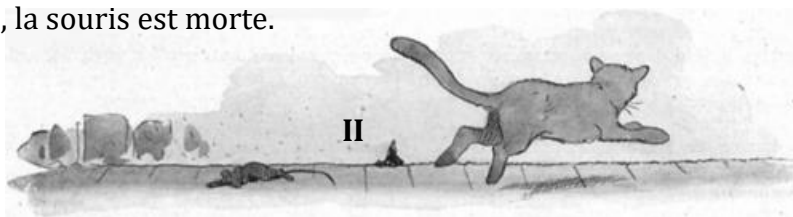


Le mien ne mange pas les souris ; il n'aime pas ça.

Il n'en attrape que pour jouer avec. Quand il a bien joué, il lui fait grâce de la vie, et il va rêver ailleurs, l'innocent, assis dans la boucle de sa queue, la tête bien fermée comme un poing.

Mais à cause des griffes, la souris est morte.

II



On lui dit : « Prends les souris et laisse les oiseaux ! »

C'est bien subtil, et le chat le plus fin quelquefois se trompe.

LA MORT DE BRUNETTE



Philippe¹⁰, qui me réveille, me dit qu'il s'est levé la nuit pour l'écouter et qu'elle avait le souffle calme.

Mais, depuis ce matin, elle l'inquiète.

Il lui donne du foin sec et elle le laisse.

Il offre un peu d'herbe fraîche, et Brunette, d'ordinaire si friande, y touche à peine. Elle ne regarde plus son veau et supporte mal ses coups de nez quand il se dresse sur ses pattes rigides, pour têter.

Philippe les sépare et attache le veau loin de la mère. Brunette n'a pas l'air de s'en apercevoir.

L'inquiétude de Philippe nous gagne tous. Les enfants même veu-

lent se lever.

Le vétérinaire arrive, examine Brunette et la fait sortir de l'écurie. Elle se cogne au mur et elle bute contre le pas de la porte. Elle tomberait ; il faut la rentrer.

— Elle est bien malade, dit le vétérinaire.

Nous n'osons pas lui demander ce qu'elle a.

Il craint une fièvre de lait, souvent fatale, surtout aux bonnes laitières, et se rappelant une à une celles qu'on croyait perdues et qu'il a sauvées, il écarte avec un pinceau, sur les reins de Brunette, le liquide d'une fiole.

— Il agira comme un vésicatoire¹¹, dit-il. J'en ignore la composition exacte. Ça vient de Paris. Si le mal ne gagne pas le cerveau, elle s'en tirera toute seule, sinon, j'emploierai la méthode de l'eau glacée. Elle étonne les paysans simples, mais je sais à qui je parle.

— Faites, monsieur.

Brunette, couchée sur la paille, peut encore supporter le poids de sa tête. Elle cesse de ruminer¹². Elle semble retenir sa respiration pour mieux entendre ce qui se passe au fond d'elle.

On l'enveloppe d'une couverture de laine, parce que les cornes et les oreilles se refroidissent.

— Jusqu'à ce que les oreilles tombent¹³, dit Philippe, il y a de l'espoir.

Deux fois elle essaie en vain de se mettre sur ses jambes. Elle souffle fort, par intervalles de plus en plus espacés.

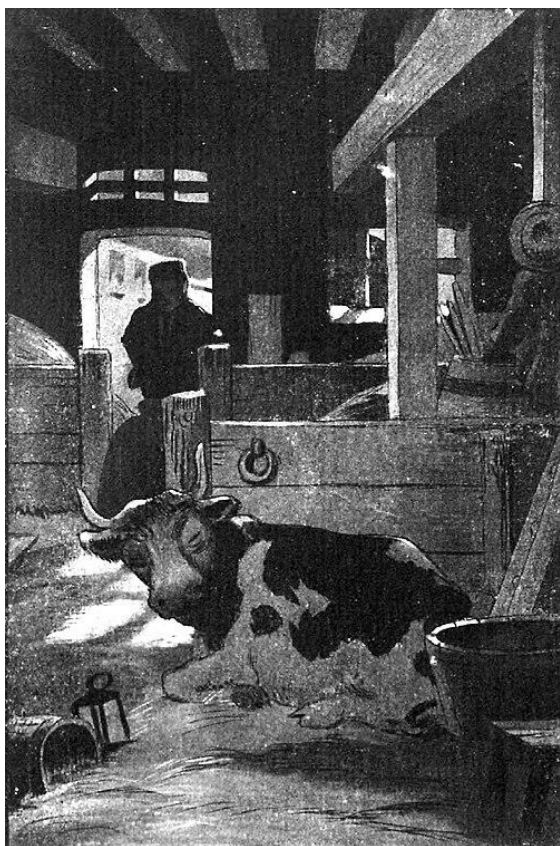
Et voilà qu'elle laisse tomber sa tête sur son flanc gauche.

— Ça se gâte, dit Philippe accroupi et murmurant des douceurs.

La tête se relève et se rabat sur le bord de la mangeoire, si pesamment que le choc sourd nous fait faire : « oh ! »

Nous bordons Brunette de tas de paille pour qu'elle ne s'assomme pas.

Elle tend le cou et les pattes, elle s'allonge de toute sa longueur, comme au pré, par les temps orageux.



¹⁰ Philippe est un paysan qui travaille dans la ferme de la famille de Jules Renard.

¹¹ Un médicament anti-inflammatoire.

¹² Les vaches et autres animaux de la famille des bovins *ruminant*, c'est-à-dire mâchent et remâchent, tel un chewing-gum, le contenu d'un de leurs trois estomacs, l'herbe qui revient vers la gueule de l'animal pour y être réduite en bouillie. Les vaches sont donc souvent en train de mastiquer même si elles n'ont pas d'herbe ni de foin devant elle.

¹³ S'abaissent, ne tiennent plus droit.

[Le vétérinaire essaie de soigner Brunette en lui faisant une saignée, mais elle s'affaiblit encore.]

Nous sommes tristes, mais la tristesse de Philippe est morne comme celle d'un animal qui en verrait souffrir un autre.

Sa femme lui apporte sa soupe du matin qu'il mange sans appétit, sur un escabeau, et qu'il n'achève pas.

— C'est la fin, dit-il, Brunette enfle !

Nous doutons d'abord, mais Philippe a dit vrai. Elle gonfle à vue d'œil, et ne se dégonfle pas, comme si l'air entré ne pouvait ressortir.

La femme de Philippe demande :

— Elle est morte ?

— Tu ne le vois pas ! dit Philippe durement.

M^{me} Philippe sort dans la cour.

— Ce n'est pas près que j'aie en chercher une autre, dit Philippe.

— Une quoi ?

— Une autre Brunette.

— Vous irez quand je voudrai, dis-je d'une voix de maître qui m'étonne.

Nous tâchons de nous faire croire que l'accident nous irrite plus qu'il ne nous peine, et déjà nous disons que Brunette est crevée.

Mais le soir, j'ai rencontré le sonneur de l'église, et je ne sais pas ce qui m'a retenu de lui dire :

— Tiens, voilà cent sous, va sonner le glas¹⁴ de quelqu'un qui est mort dans ma maison.



LE CHEVAL



Il n'est pas beau, mon cheval. Il a trop de nœuds et de sa- lières¹⁵, les côtes plates, une queue de rat et des incisives d'Anglaise. Mais il m'attendrit. Je n'en reviens pas qu'il reste à mon service et se laisse, sans révolte, tourner et retourner.

Chaque fois que je l'attelle, je m'attends qu'il me dise : *non*, d'un signe brusque, et détale.

Point. Il baisse et lève sa grosse tête comme pour remettre un chapeau d'aplomb, recule avec docilité entre les brancards¹⁶.

Aussi je ne lui ménage ni l'avoine ni le maïs¹⁷. Je le brosse jusqu'à ce que le poil brille comme une cerise. Je peigne sa cri- nière, je tresse sa queue maigre. Je le flatte de la main et de la

voix. J'éponge ses yeux, je cire ses pieds.

Est-ce que ça le touche ?

On ne sait pas.

¹⁴ La cloche qu'on sonne pour les morts, les enterrements.

¹⁵ De bosses et de creux dans sa masse corporelle.

¹⁶ Les branches de la charrette, attachées de part et d'autre de l'animal.

¹⁷ Je lui donne beaucoup d'avoine et de maïs.



Il pète.

C'est surtout quand il me promène en voiture que je l'admire. Je le fouette et il accélère son allure. Je l'arrête et il m'arrête. Je tire la guide à gauche et il oblique à gauche, au lieu d'aller à droite et de me jeter dans le fossé avec des coups de sabots quelque part.

Il me fait peur, il me fait honte et il me fait pitié.

Est-ce qu'il ne va pas bientôt se réveiller

de son demi-sommeil, et, prenant d'autorité ma place, me réduire à la sienne ?

À quoi pense-t-il ?

Il pète, pète, pète.

LE COCHON

Grognon, mais familier comme si nous t'avions gardé ensemble, tu fourres le nez partout et tu marches autant avec lui qu'avec les pattes.

Tu caches sous des oreilles en feuilles de betterave tes petits yeux cassis¹⁸.

Tu es ventru comme une groseille à maquereau¹⁹.

Tu as de longs poils comme elle, comme elle la peau claire et une courte queue bouclée.

Et les méchants t'appellent : « Sale cochon ! »

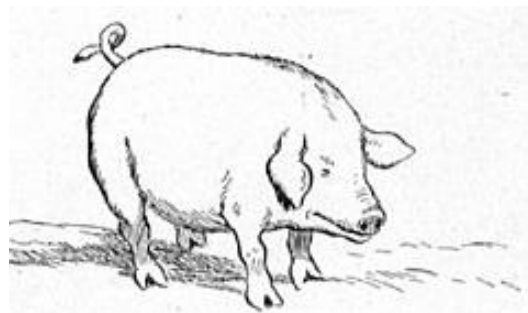
Ils disent que, si rien ne te dégoûte, tu dégoûtes tout le monde et que tu n'aimes que l'eau de vaisselle grasse.

Mais ils te calomnient.

Qu'ils te débarbouillent et tu auras bonne mine.

Tu te négliges par leur faute.

Comme on fait ton lit, tu te couches²⁰, et la malpropreté n'est que ta seconde nature.



LE CRAPAUD



Né d'une pierre, il vit sous une pierre et s'y creusera un tombeau. Je le visite fréquemment, et chaque fois que je lève sa pierre, j'ai peur de le retrouver et peur qu'il n'y soit plus.

Il y est.

Caché dans ce gîte²¹ sec, propre, étroit, bien à lui, il l'occupe pleinement, gonflé comme une bourse d'avare.

Qu'une pluie le fasse sortir, il vient au-devant de moi. Quelques sauts lourds, et il me regarde de ses yeux rougis.

¹⁸ D'un noir rougeâtre, comme les baies de cassis.

¹⁹ Variété de grosse groseille, aux baies très juteuses.

²⁰ Un proverbe existe : « Comme on fait son lit, on se couche », signifiant : « On récolte ce qu'on sème », « On a ce qu'on mérite », en somme. Ici Renard transforme le dicton.

²¹ Cet abri, ce refuge.

Si le monde injuste le traite en lépreux²², je ne crains pas de m'accroupir près de lui et d'approcher du sien mon visage d'homme.

Puis je dompterais un reste de dégoût, et je te caresserais de ma main, crapaud !

On en avale dans la vie qui font plus mal au cœur²³.

Pourtant, hier, j'ai manqué de tact. Il fermentait²⁴ et suintait, toutes ses verrues crevées.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, je ne veux pas te faire de peine, mais, Dieu ! que tu es laid !

Il ouvrit sa bouche puérile et sans dents, à l'haleine chaude, et me répondit avec un léger accent anglais :

— Et toi ?



LE CERF

J'entrai au bois par un bout de l'allée, comme il arrivait par l'autre bout.

Je crus d'abord qu'une personne étrangère s'avancéait avec une plante sur la tête.

Puis je distinguai le petit arbre nain, aux branches écartées et sans feuilles.

Enfin le cerf apparut net et nous nous arrêtâmes tous deux.

Je lui dis :

— Approche. Ne crains rien. Si j'ai un fusil, c'est par contenance, pour imiter les hommes qui se prennent au sérieux. Je ne m'en sers jamais et je laisse ses cartouches dans leur tiroir.

Le cerf écoutait et flairait mes paroles. Dès que je me tus, il n'hésita point : ses jambes remuèrent comme des tiges qu'un souffle d'air croise et décroise. Il s'enfuit.

— Quel dommage ! lui criai-je. Je rêvais déjà que nous faisons route ensemble. Moi, je t'offrais, de ma main, les herbes que tu aimes, et toi, d'un pas de promenade, tu portais mon fusil couché sur ta ramure²⁵.



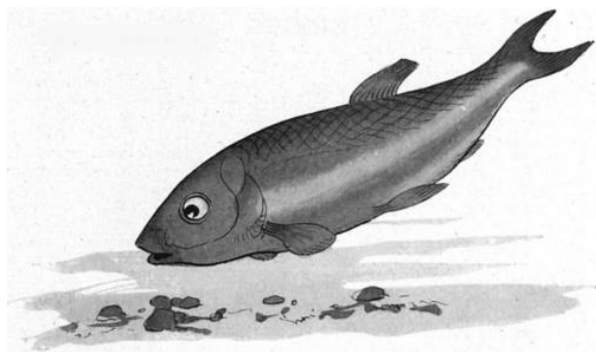
²² Le lépreux est atteint de la lèpre, maladie ancienne et déjà devenue rarissime en 1896 : elle déforme les chairs et détruit la peau irrémédiablement. De nos jours elle existe encore sous les Tropiques mais dans des régions très pauvres. Cette maladie étant très contagieuse, les lépreux de tous temps ont été évités, fuis, mis à l'écart.

²³ L'expression « avaler des couleuvres » (et non des crapauds !) signifie : subir des attaques, des affronts, des insultes, des malheurs, sans avoir le droit de s'en plaindre, ni de protester. Renard joue avec cette formule bien sûr.

²⁴ Il faisait des bulles, il pétillait.

²⁵ La ramure est l'ensemble des branchages d'un arbre.

POISSONS



M. Vernet n'était pas un pêcheur à embarras²⁶, un pêcheur savant, vaniteux, bavard, insupportable, il n'avait point de costume spécial, d'engins coûteux et inutiles, et la veille de l'ouverture²⁷ ne lui donnait pas la fièvre.

Une ligne lui suffisait, de fil cordonné ; un bouchon discrètement peint, des vers de son jardin comme amorce, et un sac de toile où il rapportait le poisson. Pourtant M. Vernet aimait la pêche ; passionnément, ce serait trop dire ; il l'aimait bien, il n'aimait plus qu'elle, après avoir renoncé successivement, pour des raisons diverses, à ses exercices préférés.

La pêche ouverte, il pêchait presque tous les jours, le matin ou le soir, le plus souvent au même endroit. D'autres pêcheurs accordent de l'importance au vent qu'il fait, au soleil qui chauffe, aux nuances de l'eau, M. Vernet aucune. Sa perche de ligne de noisetier à la main, il partait à son gré, longeait l'Yonne²⁸, s'arrêtait aussitôt qu'il ne voulait pas aller plus loin, déroulait, posait la ligne, et passait d'agréables moments, jusqu'à l'heure de revenir à la maison pour déjeuner ou dîner. M. Vernet n'était pas assez fantaisiste, sous prétexte de pêche, pour manger mal à l'aise, dehors.

C'est ainsi qu'il se trouva, dimanche dernier, le matin, d'assez bonne heure, s'étant pressé un peu ce premier jour, assis sur l'herbe, et non sur un pliant, au bord de la rivière.

Tout de suite, il s'amusa autant qu'il pouvait. Cette matinée lui semblait délicieuse, non pas seulement parce qu'il pêchait, mais parce qu'il respirait un air léger, parce qu'il voyait miroiter l'Yonne, suivait de l'œil une course sur l'eau de moustiques à longues pattes, et écoutait des grillons chanter derrière lui.

Certes, la pêche l'intéressait aussi, beaucoup.

Bientôt, il prit un poisson.

Ce n'était pas une aventure extraordinaire pour M. Vernet. Il en avait pris d'autres ! Il ne s'acharnait pas après les poissons, il était homme à s'en passer, mais chaque fois qu'un poisson mordait trop, il fallait bien le tirer de l'eau. Et M. Vernet le tirait toujours avec un peu d'émotion. On la devinait au tremblement de ses doigts qui changeaient l'amorce²⁹.



M. Vernet, avant d'ouvrir son sac, posa le goujon³⁰ dans l'herbe. Il ne faut pas dire : « Quoi ! Ce n'était qu'un goujon ! » Il y a de gros goujons qui agitent si violemment la ligne que le cœur du pêcheur bat comme à un drame.

M. Vernet, calmé, rejeta sa ligne à l'eau et au lieu de mettre le goujon dans le sac, sans savoir pourquoi (il ne sut jamais le dire), il regarda le goujon.

Pour la première fois, il regarda un poisson qu'il venait de prendre ! D'habitude, il se dépêchait de lancer sa ligne à d'autres poissons, qui n'attendaient qu'elle. Aujourd'hui, il regardait le goujon avec curiosité, puis avec étonnement, puis avec une espèce d'inquiétude.

Le goujon, après quelques soubresauts qui le fatiguèrent vite, s'immobilisa sur le flanc et ne donna plus signe de vie que par les efforts visibles qu'il faisait pour respirer.

Ses nageoires collées au dos, il ouvrait et fermait sa bouche, ornée, à la lèvre inférieure, de deux barbillons, comme de petites moustaches molles. Et, lentement, la respiration devenait plus pénible, au point que les mâchoires hésitaient même à se rejoindre.

— C'est drôle, dit M. Vernet, je m'aperçois qu'il étouffe !

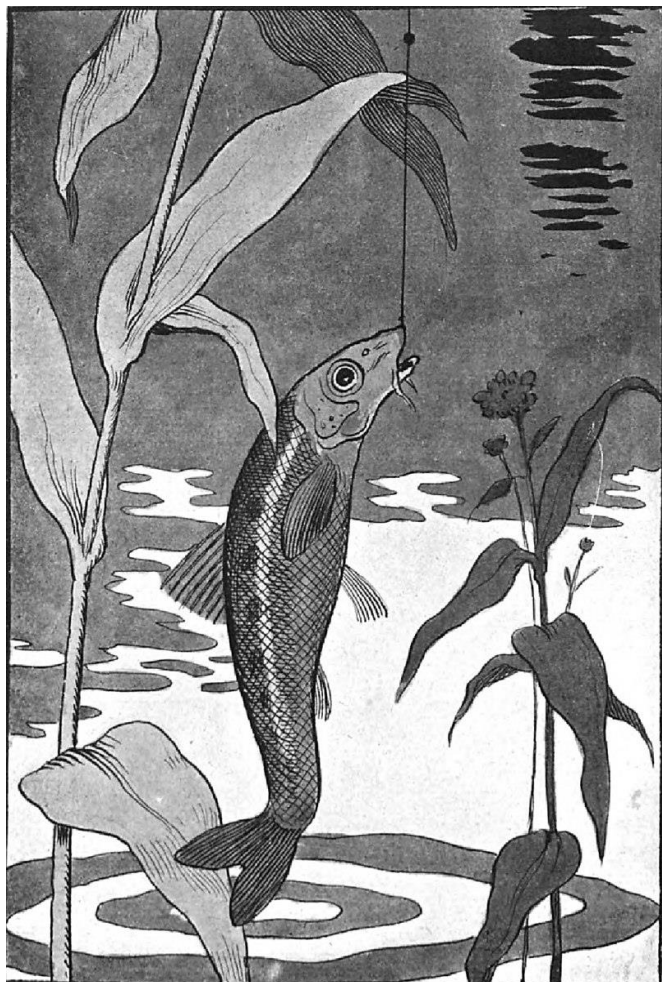
²⁶ À complications

²⁷ L'ouverture de la pêche, comme celle de la chasse, donne le droit aux pêcheurs d'aller pêcher, tout simplement. On doit en effet respecter les périodes d'accouplement et de reproduction des animaux, donc on n'a pas le droit de chasser ni de pêcher toute l'année. Cela se nomme, dans le cas contraire, du braconnage, comme lorsque l'on prélève des espèces qu'on n'a pas le droit de tuer.

²⁸ Rivière.

²⁹ L'hameçon.

³⁰ Le goujon est un poisson de rivière, plutôt petit en général, et commun, habituel.



Et il ajouta :

— Qu'il souffre !

C'était une remarque nouvelle, aussi nette qu'inattendue. Oui, les poissons souffrent quand ils meurent ; on ne le croit pas d'abord, parce qu'ils ne le disent pas. Ils n'expriment rien ; ils sont muets, c'est le cas de le dire ; et par ses détentes d'agonie, ce goujon semblait jouer encore³¹ !

Pour voir les poissons mourir, il faut, par hasard les regarder attentivement, comme M. Vernet. Tant qu'on n'y pense pas, peu importe, mais dès qu'on y pense !...

— Je me connais, se dit M. Vernet, je suis fichu ; je m'interroge et je sens que j'irai jusqu'au bout de mon questionnaire ; c'est inutile de résister à la tentation d'être logique : la peur du ridicule ne m'arrêtera pas ; après la chasse, la pêche ! Un jour quelconque, à la chasse, après un de mes crimes, je me suis dit : « De quel droit fais-tu ça ? » La réponse était toute prête. On s'aperçoit vite qu'il est répugnant de casser l'aile d'une perdrix, les pattes d'un lièvre. Le soir, j'ai pendu mon fusil qui ne tuera plus. L'odieuse de la pêche, moins sanglante, vient seulement de me frapper.

À ces mots, M. Vernet vit le bouchon de sa ligne qui se promenait sur l'eau comme animé, comme

par défi. Il tira machinalement une fois de plus. C'était une perche³² hérissée, épineuse, qui, goulue comme toutes ses pareilles, avait avalé l'hameçon jusqu'au ventre. Il fallut l'extraire, arracher de la chair, déchirer des ouïes³³ de dentelle rouge, se poisser les mains de sang.

Oh ! il saignait, celui-là, il s'exprimait !

M. Vernet roula sa ligne, cacha au pied d'un saule les deux poissons qu'une loutre y trouverait peut-être et s'en alla.

Il semblait plutôt gai et méditait en marche.

— Je serais sans excuses, se disait-il. Chasseur, même si je pouvais m'offrir avec mon argent d'autre viande, je mangeais du moins le gibier, je me nourrissais, je ne donnais pas la mort uniquement par plaisir, mais M^{me} Vernet rit bien, quand je lui apporte mes quelques poissons raides et secs, et que je n'ose même pas, honteux, la prier de les faire cuire. C'est le chat qui se régale. Qu'il aille les pêcher lui-même s'il veut ! Moi, je casse ma ligne !

Cependant, comme il tenait encore les morceaux brisés, M. Vernet murmura, non sans tristesse :

— Est-ce enfin devenir sage, est-ce perdre déjà le goût de vivre ?

³¹ En s'agitant dans l'agonie, dans la venue de sa mort par asphyxie, ce goujon paraît encore essayer de fuir, d'échapper au pêcheur.

³² Autre poisson d'eau douce.

³³ Les branchies, ou les ouïes, sont les organes en forme de peignes rouges arrondis qui permettent aux poissons de respirer sous l'eau. Voici à droite le cliché d'un poisson avec ses ouïes visibles, gonflées.



CHAUVES-SOURIS

La nuit s'use à force de servir.

Elle ne s'use point par le haut, dans ses étoiles. Elle s'use comme une robe qui traîne à terre, entre les cailloux et les arbres, jusqu'au fond des tunnels malsains et des caves humides.

Il n'est pas de coin où ne pénètre un pan³⁴ de nuit. L'épine le crève, les froids le gercent, la boue le gâte. Et chaque matin, quand la nuit remonte, des loques³⁵ s'en détachent, accrochées au hasard.

Ainsi naissent les chauves-souris.

Et elles doivent à cette origine de ne pouvoir supporter l'éclat du jour.

Le soleil couché, quand nous prenons le frais, elles se décollent des vieilles poutres où, léthargiques³⁶, elles pendaient d'une griffe.

Leur vol gauche³⁷ nous inquiète. D'une aile baleinée³⁸ et sans plumes, elles palpitent autour de nous. Elles se dirigent moins avec d'inutiles yeux blessés qu'avec l'oreille.

Mon amie cache son visage, et moi je détourne la tête par peur du choc impur.

On dit qu'avec plus d'ardeur que notre amour même, elles nous suceraient le sang jusqu'à la mort.

Comme on exagère !

Elles ne sont pas méchantes. Elles ne nous touchent jamais.

Filles de la nuit, elles ne détestent que les lumières, et, du frôlement de leurs petits châles funèbres, elles cherchent des bougies à souffler.



LA CAGE SANS OISEAUX

Félix ne comprend pas qu'on tienne des oiseaux prisonniers dans une cage.

— De même, dit-il, que c'est un crime de cueillir une fleur, et, personnellement, je ne veux la respirer que sur sa tige, de même les oiseaux sont faits pour voler.

Cependant il achète une cage ; il l'accroche à sa fenêtre. Il y dépose un nid d'ouate³⁹, une soucoupe de graines, une tasse d'eau pure et renouvelable. Il y suspend une balançoire et une petite glace.

Et comme on l'interroge avec surprise :

³⁴ Un morceau, un bout.

³⁵ Des lambeaux de tissu.

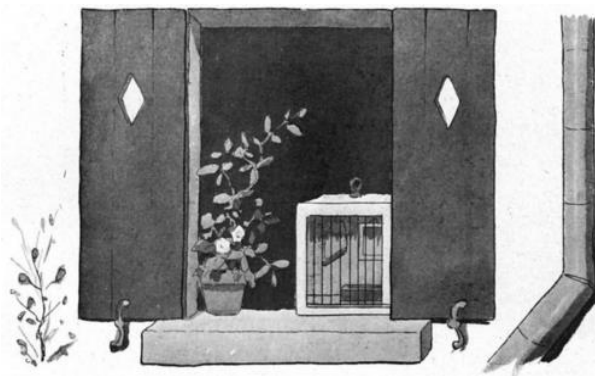
³⁶ Endormies, figées, immobiles.

³⁷ Cet adjectif signifie : maladroit, malhabile.

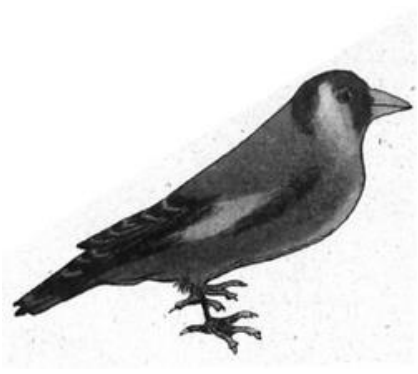
³⁸ Avec des... baleines, c'est-à-dire une structure comparable à celle des tiges courbées qui maintiennent la toile d'un parapluie.

³⁹ De coton.

— Je me félicite de ma générosité, dit-il, chaque fois que je regarde cette cage. Je pourrais y mettre un oiseau et je la laisse vide. Si je voulais, telle grive brune, tel bouvreuil pimpant, qui sautille, ou tel autre de nos petits oiseaux variés serait esclave. Mais grâce à moi, l'un d'eux au moins reste libre. C'est toujours ça.



LE NID DE CHARDONNERETS⁴⁰



Il y avait, sur une branche fourchue de notre cerisier, un nid de chardonnerets, joli à voir, rond, parfait, tous crins au-dehors, tout duvet au-dedans, et quatre petits venaient d'y éclore. Je dis à mon père :
— J'ai presque envie de les prendre pour les élever.

Mon père m'avait expliqué souvent que c'est un crime de mettre des oiseaux en cage. Mais, cette fois, las⁴¹ sans doute de répéter la même chose, il ne trouva rien à me répondre. Quelques jours après, je lui dis :

— Si je veux, ce sera facile. Je placerai d'abord le nid dans une cage, j'attacherai la cage au cerisier et la mère nourrira les petits par les barreaux, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin d'elle.

Mon père ne me dit pas ce qu'il pensait de ce moyen.

C'est pourquoi j'installai le nid dans une cage, la cage sur le cerisier et ce que j'avais prévu arriva : les vieux chardonnerets, sans hésiter, apportèrent aux petits des pleins becs de chenilles. Et mon père observait de loin, amusé comme moi, leur va-et-vient fleuri, leur vol teint de rouge sang et de jaune soufre.

Je dis un soir :

— Les petits sont assez drus⁴². S'ils étaient libres, ils s'envoleraient. Qu'ils passent une dernière nuit en famille et demain je les porterai à la maison, je les pendrai à ma fenêtre, et je te prie de croire qu'il n'y aura pas beaucoup de chardonnerets au monde mieux soignés.



Mon père ne me dit pas le contraire.

Le lendemain, je trouvai la cage vide. Mon père était là, témoin de ma stupeur.

— Je ne suis pas curieux, dis-je, mais je voudrais bien savoir quel est l'imbécile qui a ouvert cette cage !

⁴⁰ Petits oiseaux (comme les moineaux, les mésanges, et d'autres : on les nomme tous des *passereaux*), bariolé en couleurs vives de rouge, de jaune, avec du noir qui les met en valeur ; par ailleurs, son chant est vif et délicat. C'est la raison pour laquelle ces passereaux sont très appréciés pour être mis en cages et en volières.

⁴¹ Lassé, épuisé

⁴² Bien en plumes, solides.

LE LORIOT



Je lui dis :

— Rends-moi cette cerise, tout de suite.

— Bien, répond le loriote.

Il rend la cerise et, avec la cerise, les trois cent mille larves d'insectes nuisibles, qu'il avale dans une année.

LE MARTIN-PÊCHEUR⁴³

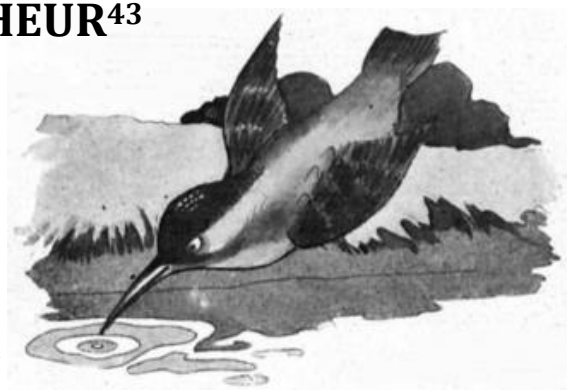
Ça n'a pas mordu, ce soir, mais je rapporte une rare émotion.

Comme je tenais ma perche de ligne tendue, un martin-pêcheur est venu s'y poser.

Nous n'avons pas d'oiseau plus éclatant.

Il semblait une grosse fleur bleue au bout d'une longue tige. La perche pliait sous le poids. Je ne respirais plus, tout fier d'être pris pour un arbre par un martin-pêcheur.

Et je suis sûr qu'il ne s'est pas envolé de peur, mais qu'il a cru qu'il ne faisait que passer d'une branche à une autre.



⁴³ Cet oiseau habitué des rivières et des lacs possède en effet un plumage d'un bleu éclatant avec un ventre orange vif.